

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Offices extraordinaires et titulaires. — II Aux prières. — III Correspondance romaine. — IV Secours aux incendiés de Hull et d'Ottawa. — V M. Delavigne, p. s. s. — VI Episode de la vie d'un missionnaire oblat dans le Nord-Ouest, six jours sans manger. — VII Dévotions fausses.

OFFICES EXTRAORDINAIRES

Saint-Remi. — *Samedi, le 19.* — Visite pastorale.
Saint-Michel. — *Lundi, le 21.* — Visite pastorale.
Sherrington. — *Mardi, le 22.* — Visite pastorale.
Saint-Edouard. — *Mercredi, le 23.* — Visite pastorale.
Saint-Jacques-le-Mineur. — *Jeudi, le 24.* — Visite pastorale.
Saint-Cyprien. — *Vendredi, le 25.* — Visite pastorale.

TITULAIRES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTREAL

Les titulaires (autres que le Saint-Esprit, la Sainte-Trinité, le Saint-Sacrement, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Pierre et Saint-Paul) qui tombent cette année entre le 6 juin et le 9 juillet, n'auront leur solennité que le 15 juillet.

Dimanche, le 3 juin

DIOCÈSE DE MONTRÉAL — Fête titulaire du Saint-Esprit.

AUX PRIERES

Mme Ludger Valois, née Célanie Brasseur, décédée à Vaudreuil.
 Mme veuve Charles Bérard, décédée à Montréal.
 Mme Henriette Duquette, épouse d'Alexandre Augé, décédée à Châteauguay.
 M. Dominique Monette, décédée à Saint-Michel.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 2 mai 1900.

NOUS sommes au fort des pèlerinages et les fidèles de diverses nations, arrivant à Rome par groupes de cinq cent et de mille, mettent dans les rues une animation, un brio, et une piété auxquels on n'était point habitué, depuis longtemps. De tous les côtés ce sont de petites processions de personnes, vêtues de costumes que l'on ne voit pas ordinairement à Rome, qui se dirigent, silencieuses, vers les basiliques pour gagner l'indulgence jubilaire. Les différents groupes ont à leur tête un prêtre qui, avant d'entrer dans le lieu saint, fait un très court discours de circonstance, exhortant les fidèles à profiter des trésors de grâces que le Souverain-Pontife a mis à leur disposition.

Et si vous parlez avec les prêtres qui ont la charge de pénitenciers, ils vous diront que vraiment Dieu a versé sur Rome des flots de bénédictions. Ils s'en aperçoivent au tribunal de la pénitence, où ils sont les heureux témoins de retours à Dieu, de dix, vingt et trente années. Des pèlerins, venus à Rome uniquement en curieux, alléchés par le rabais de 75%, sont touchés par la grâce et viennent se jeter aux pieds du prêtre pour pleurer leurs fautes passés, se repentir des longues années vécues loin de Dieu et promettre une vie meilleure. Ces retours sont tellement fréquents, qu'ils constituent, au dire des confesseurs, une des caractéristiques de ce jubilé.

— Le Souverain-Pontife lui aussi endosse plus que sa part de fatigues, pour rendre heureux les pèlerins qui se pressent sous sa main bénissante. Il y a en ce moment deux et parfois trois réceptions par semaine à Saint-Pierre. L'émotion, le mouvement, la tension d'esprit, la fatigue matérielle sont un danger pour la santé si précieuse du chef de l'Eglise. Dimanche dernier, il apparut tellement fatigué à l'audience que le médecin pontifical, le Dr Lapponi, donna l'ordre de l'abrégé; et le bruit courut, le soir même, que d'après les conseils de ce docteur, les réceptions à Saint-Pierre seraient désormais interdites. On craignait que vraiment les forces de Léon XIII ne pussent y suffire; mais le surlendemain une note du Vatican prouvait que le Souverain-Pontife continuait à recevoir de nombreux

personnages,
lières, et ann
à Saint-Pier

— Il faut q
de 91 ans, po
vait que ces
encore les au
tants, les au
les différente
disait saint F
poids, en pe
les Eglises. S
d'elles, il sou
nir, pleure de
tife complète
et l'infailible

— Les crair
du concours
qui nous est
près de 2,000
plus de 14,000
pèlerinages se
promoteur, q
seront certain

— Faut-il at
prendre le mi
de la marine
dont se couvr
ministre itali
guerre d'un
Cette mesure
dats d'avoir à
lement une
procurer les se
cadres, dével
vée, les vaisse
sionnaires fais

personnages, accordait des audiences, soit publique, soit particulières, et annonçait que jeudi prochain le pape recevrait les pèlerins à Saint-Pierre.

— Il faut que Dieu soutienne visiblement les forces de ce vieillard de 91 ans, pour le rendre capable de suffire à tant de fatigues. S'il n'avait que ces audiences publiques, ce serait déjà beaucoup ; mais il a encore les audiences privées des évêques et des personnages importants, les audiences d'affaires des cardinaux, pour régler avec eux les différentes questions portées à son tribunal ; il a de plus, comme disait saint Paul, qui dès les commencements en sentait tout le poids, en pesait l'écrasante responsabilité, la sollicitude de toutes les Eglises. Si le pape se réjouit de ce qui arrive d'heureux à chacune d'elles, il souffre de chacune de leurs tristesses, s'inquiète de leur avenir, pleure des scandales qui se produisent dans leur sein et s'identifie complètement avec le troupeau, dont il est le suprême gardien et l'infaillible pasteur.

— Les craintes que quelques personnes avaient manifesté au sujet du concours des pèlerins, s'enfuient à tire d'aile avec le beau temps qui nous est revenu. Chaque journée du mois d'avril a vu arriver près de 2,000 pèlerins ; avant-hier une note de la police en comptait plus de 14,000 présents en même temps à Rome. Mais le fort des pèlerinages sera le mois de mai et de juin. Les prévisions du comité promoteur, qui avaient garanti aux chemins de fer 250,000 pèlerins, seront certainement dépassées et de beaucoup.

— Faut-il attribuer à la grâce du jubilé la décision que vient de prendre le ministre de la marine italienne ? Pendant que le ministre de la marine française, M. Lanessan, défendait les signes de deuil dont se couvraient tous les vaisseaux de guerre au vendredi saint, le ministre italien permettait l'embarquement sur chaque vaisseau de guerre d'un missionnaire qui sera chargé des fonctions d'aumônier. Cette mesure n'est point une reconnaissance du droit qu'ont les soldats d'avoir à bord un prêtre, comme ils ont un médecin ; c'est seulement une permission accordée à un comité qui se chargeait de procurer les secours religieux aux émigrants. On a élargi un peu les cadres, développé le projet primitif ; et, grâce à cette initiative privée, les vaisseaux de la marine italienne auront désormais des missionnaires faisant fonction d'aumônier.

— Le Souverain-Pontife voyant le concours de tant de fidèles à Saint-Jean-de-Latran pour vénérer l'image du Sauveur qui y est solennellement exposée, a voulu prolonger les jours de cette exposition, et cette sainte image ne fera retour que le 3 mars au *Sancta Sanctorum*. Quelle que soit son antiquité, les légendes auxquelles elle est mêlée, il est certain que de grandes grâces ont été, pendant ces quelques jours, accordées devant elle, et que Notre-Seigneur agissait visiblement sur cette foule qu'il attirait à ses pieds sacrés et sur laquelle il répandait ses faveurs. Jamais on n'avait vu un concours si considérable, et, ce qui est plus rare en Italie, si recueilli. La vaste basilique du Latran ne désemplit point. A chaque instant du jour, des centaines, des milliers de fidèles, viennent prier longuement et pieusement devant cette image. A voir cette foule dont le recueillement tranche avec le bruyant qu'offrent les foules italiennes dans les églises, on comprend l'action de Dieu dans les âmes, et on a comme une intuition de la grâce divine qui descend sur les peuples.

DON ALESSANDRO.

SECOURS AUX INCENDIES

DE HULL ET D'OTTAWA

FIN DE LA SOUSCRIPTION DIOCESAINE

Eglises paroissiales et chapelles publiques

 SAINT-Henri-de-Mascouche \$156.85, Saint-Ambroise 50.00, Saint-Sulpice 30.00, Saint-Paul de Joliette 25.00, Oka 20.00, Sainte-Sophie 19.00, Pointe-aux-Trembles 12.00, Chertsey 11.50, Bordeaux 10.80, Lachenaie 10.00, Rawdon 9.25, Saint-Colomban 9.00, Saint-Valentin 8.35, Notre-Dame-de-Lorette 6.50, Saint-Jacques-le-Mineur (2e versement) 5.00, Saint-Michel-des-Saints 5.00, Saint-Jérôme (2e versement) 4.00, Sainte-Lucie 4.00, Sainte-Rose (2e versement) 1.00.

Conseil m
tion 50.00, E

Total des
du courant j
Souscriptio

N. B. — C
les souscripti
l'archevêque
de fidèles d
généreuses.



VEC
me
des
tale. Sa vie
suivie dans
jours édifiant
furent une
taire leçon.
de reconnaiss
satisfaction à
Né à Saint
Claude-Mari
gnonne si vi
Sa mère, fen
exercé une
gieuse de son
y fut ce qu'
tels que MM.
et le futur ca

Dons particuliers

Conseil municipal de Saint-Norbert \$75.00, Collège de l'Assomption 50.00, Hôtel-Dieu 50.00, Fabrique de Saint-Ambroise 25.00.

Total des souscriptions reçues par Mgr l'archevêque, depuis, le 10 du courant jusqu'à mercredi soir, le 16 :\$ 488.55

Souscriptions précédentes : 13.554.68

Grand total :\$14.043.23

N. B. — On voudra bien remarquer que nous n'avons publié que les souscriptions reçues à l'archevêché pour être transmises à Mgr l'archevêque d'Ottawa. Plusieurs institutions et un certain nombre de fidèles du diocèse ont fait, en outre, des offrandes directes, très généreuses.

M. DELAVIGNE, P. S. S.

AVEC M. Delavigne, disparaît un des plus beaux ornements du clergé de ce diocèse et, sans contredit, un des modèles les plus achevés de la sainteté sacerdotale. Sa vie, envisagée dans son ensemble si harmonieux ou suivie dans ses détails, parfois piquants et pittoresques, toujours édifiants, reste un bienfaisant souvenir pour ceux qui en furent une fois les témoins, et renferme pour tous une salutaire leçon. En esquisser les traits principaux, c'est faire œuvre de reconnaissance et d'édification, et tout ensemble donner satisfaction à de trop légitimes regrets.

Né à Saint-Désert, diocèse d'Autun¹, le 6 janvier 1828, Jules-Claude-Marie Delavigne appartenait à cette race bourguignonne si vive et d'un esprit si ouvert. Son père était meunier. Sa mère, femme d'une piété ardente et généreuse, paraît avoir exercé une action décisive sur la formation morale et religieuse de son fils. Celui-ci, envoyé au petit séminaire d'Autun, y fut ce qu'on appelle un « brillant élève ». Avec des maîtres, tels que MM. Landriot et Pitra, le futur archevêque de Reims et le futur cardinal, on ne peut douter qu'il fit de solides étu-

des. Il n'avait pas seize ans, quand il entra au grand séminaire d'Autun dirigé par les prêtres de Saint-Sulpice. Il s'y montra d'une amabilité toujours sereine et d'une piété angélique. Tel il fut toujours; et l'un de ses condisciples d'alors, devenu son confrère à Montréal, a raconté qu'à cinquante ans de distance il ne découvrait aucun changement, même extérieur, dans M. Delavigne. Il vérifia à la lettre le dicton : « Tel séminariste, tel prêtre ». A vingt ans, ses études théologiques terminées, il fit son entrée au séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Il y passa deux années, en suivant le grand cours sous les savants Laloux, Galais et Carrière. Admis à la solitude, en octobre 1850, il s'y prépara, dans le recueillement et la prière, au sacerdoce et à son ministère à venir. Il fut ordonné prêtre le 13 juin 1851; et dès l'automne suivant, il s'embarqua au Havre pour le Canada. Dès lors, sa vie entière, c'est-à-dire un demi siècle d'abnégation, de dévouement et d'influence, appartient au diocèse de Montréal. Tout entier à l'œuvre que lui a confiée le Père de famille, il ne regarde pas en arrière; il ne doit plus revoir la France.

Et qu'elle est grande l'œuvre qui lui échoit en partage ! Espérance de la société et de l'Eglise, l'éducation de la jeunesse — et surtout de la jeunesse destinée aux autels — a été de tout temps regardée comme une œuvre vitale, comme une œuvre de choix. On sait avec quelles instances le Souverain-Pontife la recommandait récemment à la sollicitude de l'épiscopat français. Sans avoir choisi, M. Delavigne avait obtenu la meilleure partie, elle ne devait point lui être ôtée.

Après avoir enseigné la philosophie et la rhétorique pendant treize ans, dans l'ancien collège de Montréal, il fut appelé au grand séminaire où il occupa la chaire d'Ecriture-Sainte. Nommé vice-directeur de cette maison en 1866, il en devint directeur en 1871. En 1872, il passa, avec le même titre, au collège qui s'était installé sur le flanc de la montagne, dans le site qu'il occupe aujourd'hui. Contraint par la maladie d'abandonner ce poste en 1878, il prit une année de repos. L'année suivante nous le trouvons au grand séminaire. Enfin, en 1880, il est mis à la tête de la philosophie, qui, depuis 1876, formait une communauté à part. M. Delavigne devait en conserver la direction pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

On pourra
jour le cardin
lui annonçait
ongles ». Le J
des âmes. Il
à Dieu en vu
il le sait ; il c
et *superimpens*
du regretté d
Pour gagn
elle la plus g
nomie morale
quiète, toujo
toutes ses par
un cauchema
laisser parler
mot qui pût f
che à faire, i
préoccupati
embaumée d
écarter un élé
les plus long
devait ce sacr
zèle au bien
non seuleme
au coupable q
heureux ceux
sèderont la te
l'ont expliqué
fluence de M.
Cette douce
tait pas d'une
dre et pénétra
faut que l'attu
leur dévouem
part, pour ét
lumière de D
de leur vocat
l'inexpérienc

On pourrait appliquer à M. Delavigne l'éloge que faisait un jour le cardinal Perraud d'un vénérable ecclésiastique dont on lui annonçait la mort : « Il était prêtre jusqu'au bout des ongles ». Le prêtre, c'est l'homme de Dieu ; c'est aussi l'homme des âmes. Il a pour devise : « Tout aux âmes pour Dieu ; tout à Dieu en vue des âmes ». Il n'est pas prêtre pour lui-même ; il le sait ; il doit se donner, se dépenser, se sacrifier : *impendam et superimpendar ipse* ; c'est sa loi, c'est sa vie. Ce fut bien celle du regretté directeur.

Pour gagner la jeunesse, il apporta dans ses relations avec elle la plus grande bonté. C'est le trait dominant de sa physiologie morale. Tantôt discrète et contenue, tantôt émue et inquiète, toujours exquise, toujours active, la charité dictait toutes ses paroles, réglait tous ses actes. Il redoutait comme un cauchemar de causer la moindre peine. Aussi, quel soin de laisser parler, de ne jamais contredire, de ne proférer aucun mot qui pût froisser ! S'il avait un avis à donner ou un reproche à faire, il parlait avec une telle mansuétude, avec une préoccupation si visible d'être utile, que l'on se retirait l'âme embaumée de douceur et résolu de mieux faire. Fallait-il écarter un élève de la communauté, il ne s'y résignait qu'après les plus longues hésitations ; et quand il avait reconnu qu'il devait ce sacrifice au bien général, il pourvoyait de tout son zèle au bien du particulier. Et par son industrieuse charité, non seulement il prévenait tout froissement, mais il persuadait au coupable qu'on avait agi dans son plus grand intérêt. « Bienheureux ceux qui sont doux, a dit le Sauveur, parce qu'ils posséderont la terre, » c'est-à-dire les cœurs des hommes, comme l'ont expliqué les Pères. Tel fut, ce semble, le secret de l'influence de M. Delavigne.

Cette douceur, cette immense bonté de cœur, ne se contentait pas d'une action générale et de surface ; elle voulait atteindre et pénétrer chaque élève, chaque âme en particulier. « Il faut que l'attention des maîtres, a écrit Léon XIII, leur zèle, leur dévouement, soient sans cesse en éveil et en action ; d'une part, pour étudier continuellement sous le regard et dans la lumière de Dieu les âmes des enfants et les indices significatifs de leur vocation au service des autels ; de l'autre, pour aider l'inexpérience et la faiblesse de leurs jeunes disciples à proté-

ger la grâce si précieuse de l'appel divin contre les influences funestes soit du dehors, soit du dedans. » Cette surveillance attentive et paternelle qui s'attache à chaque âme, M. Delavigne l'exerçait sans doute envers ses pénitents d'une manière plus intime, mais elle ne s'arrêtait pas là. Professeur, il s'intéressait à chacun de ses élèves, s'informait de leurs goûts, de leurs aptitudes, soutenait leurs efforts, les encourageait dans leurs difficultés. Directeur, non content de veiller à la direction générale, il suivait autant que possible (et que ne peut la charité ?) chaque séminariste : caractère, intelligence, bonne volonté, régularité, il savait tout ; et à l'occasion, qu'il faisait naître si elle ne se présentait pas, il avait un mot pénétrant, une exhortation pleine de chaleur ou un appel calme à la foi ou à la raison. C'est ce qu'un élève traduisait par ces mots : « Chacun avait son petit sermon ».

En lecture spirituelle sa parole était généralement simple, sobre et précise ; parfois elle s'animait, s'échauffait et éclatait en accents émus et vibrants. Dans le laisser-aller de la conversation, il avait le don de créer des expressions neuves, saillantes et pittoresques. Nul n'a eu au même degré l'art des circonlocutions prudentes et charitables. On a dit avec raison qu'« une langue mourait avec lui ».

M. Delavigne ne se contentait pas d'agir et de parler, nul n'était plus persuadé que lui de l'impuissance des efforts de l'homme sans la grâce de Dieu. Il en appelait, il en pressait les saintes effusions par une prière ardente et sans trêve ; par un tête-à-tête habituel avec Dieu. Ceux qui l'ont vu faire, chaque matin, le chemin de la croix, entouré d'un bon nombre de séminaristes, ou, pendant la journée, adorer le Saint-Sacrement, n'oublieront jamais l'impression de recueillement extatique et de piété communicative qu'ils en ont reçue. On sentait qu'il se traitait de graves affaires entre Jésus et son ministre. Et l'on avait raison. C'est là que le vénéré directeur puisait l'esprit qu'il devait ensuite souffler, en quelque sorte, à travers sa communauté, par sa parole, son exemple, sa direction et jusque par ses moindres actions. Elever un enfant est une grande œuvre ; mais élever, former une maison naissante, la pénétrer d'un esprit qui assurera sa prospérité, parce qu'elle procurera la gloire de Dieu et le bien de la société et de

l'Eglise, c'est de cette peine et de cette vanité des d...
Quand il d...
nouveaux e...
humaine, d...
cet édifice, i...
le feu ». C'é...
naire », et le...
bre croissan...
disait-il à...
sont unique...
tention a été...
vide immer...
remplissait...
esprit survit...
les séminari...
et dans leur...
longtemps i...
souvenirs ir...
larité et au s...

Ajouteron...
suivait ses...
revoir était...
de douces ca...
mais combi...
que l'affectio...
ble fut celle...
ils peuvent...
laïques disti...
Au mom...
Notre-Dame...
un prêtre de...
mes : « Com...
aussi bon qu...
bon M. Dela...
ça ne sera p...
car M. Dela...
nes, et dans

l'Eglise, c'est une œuvre divine. M. Delavigne était trop imbu de cette pensée pour concevoir le plus léger sentiment de vanité des développements progressifs de sa chère Philosophie. Quand il devint nécessaire de l'établir dans des bâtiments nouveaux et spacieux : « Si le moindre mouvement de vanité humaine, disait-il, était pour quelque chose dans l'érection de cet édifice, il faudrait prendre une torche et courir y mettre le feu ». C'était le contraire que lui parler de « son beau séminaire », et le mettre à la torture que le questionner sur le nombre croissant de ses philosophes. « Périssent toutes nos œuvres, disait-il à un de ses confrères, la veille de sa mort, si elles ne sont uniquement pour la gloire de Dieu ! ». Cette pureté d'intention a été bénie du ciel. Si sa disparition soudaine laisse un vide immense dans la maison qu'il animait de sa vie, qu'il remplissait de sa présence, il ne meurt pas tout entier : son esprit survit et pénètre et vivifie son œuvre. Longtemps encore, les séminaristes de philosophie entreverront dans leurs salles et dans leur chapelle la silhouette de leur aimé directeur, longtemps ils entendront le son de sa voix, et ces palpitants souvenirs iront à leur âme comme une provocation à la régularité et au sacrifice, comme un entraînant *SURSUM CORDA*.

Ajouterons-nous que M. Delavigne avait le cœur fidèle. Il suivait ses élèves dans leurs voies à travers le monde. Les revoir était pour lui une fête, une fête du cœur. C'était alors de douces causeries sur les jours d'autrefois et le long rosaire, mais combien agréable, des « vous souvenez-vous...? » Il n'y a que l'affection qui appelle l'affection ; et combien vive et durable fut celle que suscita autour de lui ce vrai fils de M. Olier, ils peuvent le dire ceux qui ont vu la foule de prêtres et de laïques distingués qui se pressaient à ses funérailles.

Au moment où l'assistance sortait recueillie de l'église Notre-Dame, un pauvre homme, un vieux serviteur, aborda un prêtre de Saint-Sulpice, et d'une voix qui contenait des larmes : « Comment ferez-vous, dit-il, pour avoir un autre Père aussi bon que celui-là ? » — « Eh bien ! le bon Dieu, qui a fait le bon M. Delavigne, en suscitera d'autres. » — « Ah ! Monsieur, ça ne sera pas comme celui-là ! » Il disait vrai, le bon homme ; car M. Delavigne avait une bonté et une affabilité peu communes, et dans leur expression je ne sais quoi de naïf et d'imprévu

qu'il faut désespérer d'imiter. Mais restons sur cet éloge funèbre sorti du cœur d'un humble du peuple : sa brièveté même nous avertit de la superfluité des paroles pour retracer une si noble vie.

Montréal, 11 mai 1900.

A. F.

EPISODE DE LA VIE D'UN MISSIONNAIRE OBLAT

Dans le Nord-Ouest

SIX JOURS SANS MANGER

LES journaux canadiens viennent de parler des vieux missionnaires du Nord-Ouest, actuellement encore au milieu de nous, les RR. PP. Leduc et Husson, oblats de Marie-Immaculée.

Un jour, dans nos conversations fraternelles, on se prit à parler de la faim. « Ah ! c'est bien autre chose dans le Nord-Ouest ! dit le Père Husson, j'y suis resté six jours sans manger, avec le Frère convers Regnier et deux sauvages ! »

Ne connaissant nullement cet épisode de l'apostolat du Père Husson, nous l'avons conjuré de nous le raconter. Il a bien voulu, quoique avec une certaine répugnance, acquiescer à notre demande, et écrire lui-même cet épisode qui est encore aussi vivant dans sa mémoire, qu'il y aura tantôt vingt ans.

Nous n'ajouterons rien, nous ne retrancherons rien au récit du missionnaire. Les faits parlent par eux-mêmes. L'héroïsme de nos apôtres encourage à supporter plus chrétiennement les peines inséparables de la vie présente.

Ottawa, 23 avril 1900.

C'était en juillet 1880. — Mgr Farand revenait de la Providence, après avoir terminé la visite de ses lointaines missions. La maladie l'avait cloué pendant de longs

mois su
vieilli.
de la P
dant cor
il m'inv
son reto
J'eus
bascaw.
entendu
m'accom
Les p
acheta u
nous fin
nous par
million, é
Au dél
ble, qui
Le temps
voir parc
espérance
à mi-cher
être régn
Mais u
repos et q
Reignier
est dispar
l'avait ent
sur pieds :
en face d
avait suffi
istence. A
le petit éq
pour un ar
Toutes r
regagner n
dans le son
frapper.

Le matin
réalités.
Nous no

mois sur un lit de douleur et l'avait prématurément vieilli. A son grand regret, il ne put remonter la rivière de la Paix, comme il se l'était proposé. Désirant cependant connaître l'état général des missions de son vicariat, il m'invita à me rendre à la Nativité, pour l'époque de son retour.

J'eus le bonheur de rencontrer Sa Grandeur à Athabascaw. Il me reçut comme un père, et, après m'avoir entendu, m'accorda le secours d'un bon frère, qui devait m'accompagner à ma mission de Saint-Henri.

Les préparatifs de ce voyage furent bientôt faits. On acheta un canot d'écorce, deux sauvages furent engagés, nous fîmes nos adieux à l'évêque, à tous nos Frères, et nous partîmes. La mission de Saint-Henri, ou Fort Vermillon, était distante de 300 milles.

Au début, chaque jour nous apportait une brise favorable, qui nous aidait à remonter la belle rivière la Paix. Le temps était superbe et nous étions tout joyeux de pouvoir parcourir des distances qui surpassaient toutes nos espérances. En moins de quatre jours nous étions rendus à mi-chemin. Nous avions fait la chasse aussi et le bien-être régnait à notre camp.

Mais un soir, comme je me préparais à prendre mon repos et que mes sauvages ronflaient déjà, le bon Frère Reignier m'appelle et m'annonce que notre embarcation est disparue. Mal assujettie au rivage, le courant rapide l'avait entraînée. En une seconde voilà tout mon monde sur pieds : juste à temps... pour constater que nous étions en face du plus grand des malheurs. Une imprudence avait suffi pour nous priver soudain de tout moyen d'existence. Avec notre canot avaient fui et nos provisions et le petit équipement nécessaire à l'entretien de la mission pour un an.

Toutes nos recherches furent inutiles ; nous dûmes regagner notre gîte, cherchant, mais en vain, à y oublier dans le sommeil, la grandeur du coup qui venait de nous frapper.

Le matin vit se dresser devant nous la plus triste des réalités.

Nous nous trouvions à 150 milles de la mission, sans

funè-
nème
ne si

F.

BLAT

mission-
lieu de
rie-Im-

arler de
le Père
convers

Husson,
quoique
et écrire
némoire,

écrit du
de nos
s insépa-

1900.

ait de la
intaines
le longs

aucune provision et sans autre moyen de transport que nos jambes. Notre costume était à l'avenant : chemise et pantalon, une paire d'espadrilles sauvages qui ne pouvait guère durer vingt-quatre heures, et une couverture.

Nous nous mettons cependant en route, après avoir recommandé bien dévotement nos âmes à Dieu. J'avoue que j'avais perdu tout espoir de jamais revoir le théâtre de mes premières armes. Nous n'étions pas tristes néanmoins ; je ne pus même m'empêcher de sourire, lorsque le Frère s'étant approché de moi me dit, confidentiellement, à l'oreille : " Cher Père, vous savez que je suis un fort mauvais marcheur et que, selon toute probabilité, les forces me manqueront avant longtemps. Je vous prie donc, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, de me donner une absolution à la volée quand vous me verrez faiblir, et de vous sauver au plus vite, sans vous inquiéter autrement de moi : je mourrai en paix. "

Le temps se maintenait au beau et nous avançons à travers la forêt, guidés par nos sauvages. Il n'y avait pas l'ombre d'un chemin, et nos braves gens n'avaient que leur instinct pour les diriger dans une région tout à fait étrangère. Tout de même nous fûmes assez contents de notre première journée, bien qu'il fallût nous coucher sans souper, après avoir déjeuné et diné de mémoire.

Quel réveil le lendemain !

* * *

La faim nous dévore l'estomac ; les maringouins et les moustiques nous ont juré une guerre à mort ; le ciel s'est assombri et, dès avant sept heures, une tempête épouvantable s'est déchainée sur nous. Nous sommes bientôt trempés jusqu'aux os.

De tous côtés, n'apparaissent que flaques d'eau, s'étendant à chaque minute toujours d'avantage. C'est un véritable déluge, qui nous force par moments d'interrompre la marche, pour chercher un asile sous les grands pins semés çà et là dans la forêt.

Nous cheminons lentement, en file. Celui qui est en tête peut à peine résister un quart d'heure, parmi les grandes herbes et les lianes inextricables qui embarrassent ses pas. Il pleut ainsi toute la journée.

Le soir
sire à la r
milieu des
guides, qui
comment c
ainsi à la n
le plus pro
que la mis

A la fin
repaît des
inventés le
sursaut, av
sence de la
Deux jou
tombe touj
aucun espo

Le matin
Mais elle a
n'est qu'un
A peine
controns un
sée de casto
rivage à cet
Aidés d'un
cette arrête
les vagues s

Deux her
chemin. J'ai
traînent au
berge oppos
passerelle, n
de nous part
taient encore
Sur le soir
de pas de ch
trée ce jour-l
prise : nous l
avons trouvé
tageront ave
leur campem

Le soir nos hommes refusant de bûcher le bois nécessaire à la nuit. Je prépare moi-même un petit abri, au milieu des murmures et des malédictions de nos deux guides, qui blasphèment Dieu, incapables de comprendre comment celui que le prêtre invoque, a pu les abandonner ainsi à la merci des éléments. Force m'est bien de garder le plus profond silence, et de souffrir patiemment tout ce que la misère et le désespoir leur inspirent.

A la fin, je m'endors et je rêve : mon imagination se repaît des festins les plus succulents qu'aient jamais inventés le plus raffiné des épicuriens. Je m'éveille en sursaut, avide de saisir la proie, et je me retrouve en présence de la réalité cruelle, à 100 milles de la mission.

Deux jours et deux nuits sans manger ; et la pluie qui tombe toujours par torrents. Est-il possible qu'il n'y ait aucun espoir de salut !

* * *

Le matin du troisième jour la pluie cesse, vers 8 heures. Mais elle a laissé son empreinte partout. Toute la contrée n'est qu'un lac.

A peine avons-nous fait quelques pas, que nous rencontrons une rivière à traverser. Nous avisons une chaussée de castor. Elle est brisée ; il faut établir un pont, du rivage à cette chaussée, qui est à deux pieds sous l'eau. Aidés d'un bâton nous passons, l'un après l'autre, sur cette arête d'un pied de large, au bord d'un précipice où les vagues s'entrechoquent sourdement.

Deux heures plus tard une autre rivière nous barre le chemin. J'abats un grand arbre. Nos efforts réunis le traînent au rivage. Son extrémité ayant été fixée sur la berge opposée, nous nous avançons sur la mouvante passerelle, non sans avoir pris la précaution, au préalable, de nous partager les quelques allumettes qui nous restaient encore.

Sur le soir, agréable surprise : nous apercevons la trace de pas de chasseurs, qui semblent avoir parcouru la contrée ce jour-là même. Notre détermination est bientôt prise : nous les suivons à la piste jusqu'à ce que nous les ayons trouvés. S'ils ont été heureux à la chasse, ils partageront avec nous en frères. Nous arrivons, en effet, à leur campement avant la nuit ; mais hélas ! uniquement

pour constater que, non moins que nous, ils étaient éprouvés par la plus grande disette. Plusieurs d'entre eux n'avaient rien mangé depuis près d'une semaine.

Les forces commençaient à nous abandonner.

Je dois dire cependant que ces chasseurs nous furent d'un grand secours. Deux pauvres sauvages que j'avais assistés l'hiver précédent, s'offrirent à aller à la recherche de notre canot, qu'ils eurent plus tard le bonheur de retrouver. De plus, ils se dévouèrent pour nous traverser sur la rive droite de la rivière la Paix, et nous indiquèrent un chemin plus facile. Ces services étaient précieux. Ils nous épargnaient une journée de marche et en même temps une grande diminution de fatigues : avantages incalculables en cette occurrence si périlleuse.

* *

Notre quatrième journée nous amena à un petit fort de la compagnie de la Baie d'Hudson. Nous espérions bien, cette fois, nous ravitailler un peu et sortir du danger de périr de faim. Nos espérances furent encore déçues.

Lorsque je saluai l'officier en charge, voici en quels termes il répondit à ma politesse : " Père, l'histoire de vos malheurs se lit sur votre figure, je n'ai pas besoin d'en entendre davantage. Malgré vos fatigues, il vous faudra pourtant reprendre votre route demain de grand matin. Je suis moi-même dans la plus grande gêne et je ne saurais vous assister. "

J'obtins cependant de lui la faveur qu'il gardât le Frère convers, pour le confier à un chasseur qui devait monter en canot le surlendemain. Ce pauvre Frère était à bout de force et ne se serait certainement pas rendu au terme du voyage.

* *

A l'aube nous repartions donc, mes deux sauvages et moi, marchant péniblement le long de la grève de la rivière la Paix, sur des rochers dont les pointes aiguës nous déchiraient les pieds déjà douloureusement meurtris.

Le soir nous étions à l'embouchure de la rivière Huard, et nous nous disposions à faire un radeau pour la traverser, lorsque la Providence nous vint en aide de la manière la plus efficace.

Un bon
à tendre s
dans son
l'autre po
être récom
Nous ca
revoir le k
a vu naït
l'humble c

De bon
vera le pr
sommes si
presque pe
ver dans q
nous soula
pas et nous
Dieu ! q
milieu de
Les sent
dans leur l
Toutes l
sition. Et
décrire, no
culent, auq
grand honn

Voilà, m
voulu nous
une de ces
meilleures
rivière la Pa

N. B. — (fondée par M
sissait l'em
rivière la Pa
sacre. J'y f
Elle a com
ouailles se s
du prêtre.

Un bon sauvage, qui se trouvait en ce moment occupé à tendre ses filets, voulut bien nous passer à tour de rôle dans son petit canot, et faire six fois le trajet d'une rive à l'autre pour l'amour du bon Dieu. Puisse-t-il à jamais en être récompensé.

Nous campons à la belle étoile, pleins de l'espérance de revoir le lendemain, sinon le clocher du village qui nous a vu naître, du moins la petite croix de bois qui domine l'humble cabane du pauvre missionnaire.

* * *

De bon matin nous sommes sur pieds. C'est à qui arrivera le premier. Nous ne courons pas cependant : nous sommes si faibles et si amaigris que nous nous faisons presque peur les uns aux autres. Mais l'espoir de retrouver dans quelques heures des amis qui s'empresseront de nous soulager, l'espoir d'échapper à la mort raffermi nos pas et nous fait presque oublier nos douleurs.

Dieu ! quelle surprise, quand nous apparaissons au milieu de nos fidèles !

Les sentiments de compassion qu'ils nous expriment dans leur langage naïf, nous touchent jusqu'aux larmes.

Toutes les chaudières et les poêles sont mises à réquisition. Et en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le décrire, nous nous trouvons en présence d'un repas succulent, auquel un jeûne de six jours nous permit de faire grand honneur.

* * *

Voilà, mon cher Père, comment la Providence a bien voulu nous tirer des affres de la faim et de la mort. Voilà une de ces bénédictions, grâce auxquelles une de nos meilleures missions a été fondée, sur les rives de la belle rivière la Paix, en l'an de grâce 1880.

AUGUSTE HUSSON, *oblat*.

N. B. — Cette mission de Saint-Henri-Vermillon a été fondée par Mgr Faraud en 1866 ; c'est-à-dire qu'il en choisissait l'emplacement à cette date, lors d'une visite à la rivière la Paix, à sa première tournée pastorale après son sacre. J'y fus le premier missionnaire résidant, en 1876. Elle a commencé bien modestement ; cependant nos ouailles se sont toujours montrées très dociles à la voix du prêtre.

Depuis, la mission a prospéré, les champs se sont agrandis, le troupeau a augmenté, plusieurs anciens employés de la compagnie de la Baie d'Hudson y ont établi leur résidence.

Nous avons deux écoles florissantes ; et, à la demande de Mgr Grouard, un petit détachement des Sœurs de la Providence de Montréal doit se rendre cet été à Saint-Henri, avec la charge de diriger ces deux écoles.

Que Dieu daigne bénir les efforts de ces dévouées religieuses et les sacrifices qu'elles s'imposent avec tant de générosité.

A. H., oblat.

DEVOTIONS FAUSSES

IL y a longtemps que saint Paul exhortait son disciple Timothée à se nourrir de la *bonne doctrine*, et à s'exercer à la vraie piété en évitant les *fables impertinentes et puérides*.

Ce conseil n'est pas déplacé auprès des zélateurs sans mission et sans autorité qui se font les propagateurs de certaines dévotions nouvelles, que l'Église ne tarde pas à condamner.

Dans ce genre, il nous faut signaler, pour la deuxième fois, une prière à saint Joseph imprimée et envoyée nous ne savons d'où, à profusion par la poste, dans les communautés et ailleurs. Quelqu'en soit l'auteur, nous le répétons, c'est un naïf ou un perfide.

Cette prière se termine par une demande ridicule. Plus ridicule encore est la recommandation finale : " En copiant cinq fois cette prière, en la faisant parvenir à cinq personnes et en la récitant soi-même trente jours consécutifs, on est sûr d'obtenir ce que l'on demande. "

Ces pieuses mièvreries ne sont bonnes qu'à altérer la vraie et sérieuse piété. C'est encore l'enseignement qu'on peut recueillir de ces paroles de saint Paul : " Mes frères, conservez les traditions que vous avez apprises, *tenete traditiones* ".